

THOMAS SIMON SADDIER

# GENÈVE LA NUIT

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :  
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de  
*simply-crowd.com* qui ont permis à ce livre  
de voir le jour :

JEAN-MARIE BAUDE	AZIZ KEDDAR
MICHEL BLANC	FRÉDÉRIK MARCHAND
CÉLINE BOCQUET	FRÉDÉRIC PERRONCEL
HENRI CONTAT	STÉPHANE PONCET
LAURA DELAGRANGE	QUENTIN PUILLE
CLÉMENTINE FOURRÉ	THOMAS SOUDY
SÉBASTIEN GAILLARD	SÉBASTIEN THOREL
PHILIPPE GARO	SANDRINE TISSOT
PHILIPPE GUÉRINDON	ESTEL URBAN
JONATHAN JACOPINO	MICHEL WIEDENKELLER

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en  
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-37916-554-2

Dépôt légal : janvier 2021

*Pour M.*



J'ai écrit ce livre en trois semaines, durant les longues heures  
où je dessaoulais, durant les lendemains de fête quand la  
maison était vide, que le silence se faisait sous mes pas et  
lorsque la dépression faisait rage.  
J'ai écrit ce livre tous les jours où ça n'allait pas, j'ai écrit ce livre  
tous les jours où tu n'étais pas là.  
Je l'ai écrit en buvant, en fumant et dans d'autres  
contextes encore.  
Ne sois pas trop méchant avec moi.  
Tu sais, on a trop souvent le passe-temps que l'on mérite.  
Si j'avais été adepte du bien-être de l'esprit et de l'exercice  
physique en extérieur, ce livre n'aurait jamais existé.

Thomas Simon Saddier



Il ne savait plus rien. Ni où il était, ni où il allait. Le vent tournait sans fin dans sa tête vide, creusé par la souffrance et la peur. Les gens autour de lui – tous ces voyageurs égarés en quête de destinations exotiques, dans le but d’oublier l’effroyable asservissement économique dont ils étaient victimes – le regardaient étrangement. Comme on regarde les fous du coin de la rue lorsqu’ils parlent tout seuls ou les hommes violents qui giflent leur femme en public sans l’ombre d’un remordss. L’incompréhension du monde, la stupeur de la société helvétique et pourtant...

La douleur était telle qu’il devenait confus, ne sachant où aller ni comment se comporter socialement. Il était là, à errer dans cet aéroport bondé, sans but, sans vision de l’avenir, sans destin pour sa pauvre carcasse !... Qu’allait-il faire maintenant ? Il y a des douleurs physiques qui sont bien plus supportables que celles dont peut souffrir l’âme. La souffrance intérieure nous entraîne parfois dans des méandres de confusion spatiale et vers un comportement purement animal voué à l’autodestruction pure et simple. Il voulait pleurer mais ne s’en sentait pas le courage.

Le hasard ne nous a-t-il fait que pour nous voir souffrir ? Uniquement pour nous voir tomber dans la plus profonde des déchéances de Charybde en Scylla ? Nul ne connaît vraiment la souffrance des Hommes. Chacun possède la sienne et personne ne peut se comparer sur ce plan-là ; aucun Homme ne souffre de la même manière et, de là, naît l’incompréhension des êtres qui usent ce monde de guerres en châtements depuis que l’homme est Homme et ce, jusqu’à sa fin.

Il marchait, déambulait, sans sens à donner à ses pas. Les gens le regardaient tous de la même manière avec une ineffable peur. Était-ce l’un des premiers signes d’une crise de paranoïa ou, vraiment, faisait-il si peine à voir que cela troublait d’un seul coup l’assistance noyée dans son conformisme et son fascisme

de la politesse qui caractérise si bien la société suisse moderne ? Seuls les croque-morts officiant comme chauffeurs de luxe semblaient imperturbables avec leurs petites pancartes et leurs costumes impeccables.

Il allait attendre que l'avion s'envole. L'espoir d'un retour en arrière, d'un rembobinage, le refus du départ et l'avènement d'une fin heureuse lui restaient encore ancrés quelque part dans un recoin de son cerveau malade. Après tout, on peut se dire au revoir plusieurs fois. Les grandes, les très grandes histoires d'amour ne se nourrissent-elles pas de nos retours, de nos larmes et d'adieux sans fin ? Les plus belles histoires d'amour sont celles qui sont sur le départ. Sans déchirement, il n'y a pas de passion. Il arrêta de faire les cent pas dans le hall de l'aéroport et se dirigea vers le bar qui se situait tout à l'extrémité du bâtiment depuis lequel on a une vue directe sur le tarmac, même sans carte d'embarquement. On pouvait voir les avions atterrir puis décoller. Et soudain le sien était là, un petit avion EasyJet en direction de l'Espagne. Il aurait aimé de tout son corps, de tout son être, de toute son âme même, que cet avion ne décolle jamais, qu'il reste cloué au sol. N'importe quel prétexte aurait été le bon du moment qu'il reste bloqué à Cointrin, encore une heure, encore un jour. Mais non. Non, l'appareil fit le tour de la piste puis décolla sans mal. Il allait s'envoler si haut dans le ciel qu'il deviendrait très vite un petit point insignifiant, invisible aux yeux des pauvres fous.

Ça y est. C'était désormais fini, terminé. Il se sentait à la fois libéré et en souffrance. Comme s'il venait de déposer vingt kilos de graisse, là, devant tout le monde, dans ce petit bar snack aux prix ahurissants. Bizarrement il ne put retenir ses larmes, il avait enfin trouvé le courage de lâcher prise. Lui qui ne pleurait jamais car il ressemblait toujours à un gosse qui pleure à chaudes larmes et il détestait cela plus que tout ! Peut-être que quand un homme pleure, c'est son enfant intérieur qui dégouline ?

Comment tout cela avait-il commencé ? Sa mémoire de vieil homme – car oui, on est un vieil homme quand on touche à la fin de la cinquantaine – commençait à lui jouer des tours. Peut-être avait-il rêvé ? Peut-être que tout cela n'était qu'un rêve éveillé, une vision onirique comme une autre, comme il en avait connu dans sa jeunesse psychédélique peuplée d'hallucinations collectives et de produits encore purs. On était en octobre, et



pour lui l'automne serait désormais la plus rude des saisons, la saison de l'Enfer. Lui qui aimait tant ce final flamboyant, cette mise à mort de l'été, il ne trouverait plus les feuilles qui tombent au sol dans cette si douce litanie aussi romantiques, ni les premières vestes que l'on sort des placards aussi chaudes, ni ce doux soleil mourant tellement magistral dans sa dernière lutte.

Il souffrirait tous les étés dans l'espoir qu'un jour où l'autre, le monde s'arrête à la fin du mois d'août, aux prémices de septembre. Comment cela avait-il commencé ? Il se souvenait désormais vaguement des débuts mais une chose était sûre, il n'était plus le même homme qu'avant cette aventure, et quelle aventure mes amis ! Quelque chose avait changé en lui et cela pour toujours. Il repensait à son père, à ce que ce dernier avait écrit et dans quel état cela avait fini par le mettre. Il était enfin devenu Homme, la souffrance indélébile marquée au fer rouge sur le cœur l'avait fait passer du stade d'adolescent attardé d'un demi-siècle à celui d'homme fini, prêt à enlacer la mort dans une dernière manche perdue d'avance. Il comprenait, au fond de lui, ce que tout cela voulait dire. Le tourment, ce tourment glaçant qui nous entoure et nous reconforte, ce tourment qui est partagé par le monde des adultes. Il savait maintenant que le repos des âmes de ceux qui nous ont précédés n'empêchera jamais les générations suivantes de connaître ce même tourment. Ce tourment qui nous enveloppe et qui est le seul reconfort de ceux qui n'ont rien.



19 septembre 2017

Jadis, le doute était tenace et il ne le savait que trop bien. De plus, il savait qu'il n'y avait plus rien à espérer. Ni de la part des hommes, ni de celle de Dieu. Le vent froid frappait à coups de bourrasques sur les fenêtres. Son cri strident retentissait à travers la cheminée de briques. L'automne n'était pas encore là et pourtant, il savait déjà qu'il n'y aurait plus jamais d'été indien comme ceux qui peuplaient autrefois son enfance solaire. Le monde allait droit vers une nouvelle guerre atomique et personne ne faisait rien pour l'en empêcher. Il avait grandi avec la crainte d'un conflit nucléaire toute son enfance, puis toute son adolescence : cette peur tenace que du jour au lendemain tout pouvait exploser. Et aujourd'hui, il en était encore là.

Depuis le démantèlement de l'URSS, il avait vu tellement de murs tomber qu'il ne pouvait se résoudre à les voir se reconstruire maintenant qu'il sentait l'automne arriver. Son automne à lui, avec l'odeur morbide du sapin et des dernières Pâques passées en famille. Ce n'était pas son existence, ni le chemin minable parsemé d'étrons qu'avait emprunté cette dernière qui le rendait aussi dépressif, non, c'était l'humanité tout entière. La stupidité de l'être humain. Cette espèce minable avait fini par anéantir toute forme d'espoir dans son esprit. Les hommes avaient, dans des temps anciens, construit des jalons d'art absolu puis ont passé les siècles suivants à essayer de les écorcher et de les détruire, faire en sorte qu'ils ne soient plus qu'icônes mornes ou constructions mathématiques imbriquées directement dans le cortex frontal de l'individu ; cependant tout cela restait heureusement vain, l'Homme est trop bête pour quoi que ce soit. En réalité les hommes ont fui par le biais d'arts de plus en plus

éphémères et abscons, la seule forme d'art ultime qui était véritablement à leur portée : la vie.

Il regardait le tourne-disque, mais ne savait pas quoi mettre dessus. Lui qui aimait plus que tout la musique, il se retrouvait emporté par un désespoir soudain. Plus rien n'avait de goût, tout avait déjà été visité, revu, corrigé et mis en exergue. C'était comme être au bout du monde et rêver d'autres terres, de nouveaux horizons, de nouvelles lunes et tomber face au néant, face à des distances que le cerveau humain ne peut comprendre. Distances interstellaires jonchées d'impatience et de nos solitudes matérielles, nous entendez-vous ?

Bien sûr il avait réclamé cette solitude, il fuyait les ordinateurs et les dictatures binaires de ce monde moderne qui ne vivait que pour les datas, les Bitcoins, et le nombre de clics sur des pages de streaming. La platine vinyle restait une épave. Une relique d'un passé glorieux où l'art avait un sens plus profond et la vie très certainement un goût meilleur, peut-être celui de la liberté ou de la folie douce qui embrasait alors les Hommes et les reconfortait les soirs d'ivresse. Mais tout cela, c'était avant, avant que les chansons de ces héros ne servent à alimenter la publicité automobile et les bandes originales de films de plus en plus merdiques et inutiles qu'on allait voir en masse dans des cinémas ultra haute définition sans sentir nos âmes frissonner. Avant, les films étaient muets et en disaient bien plus sur l'Homme et ce monde que tous les films de superhéros sortis ces dix dernières années. Spiderman et les autres ont désormais remplacé les dieux de la mythologie dans leur rôle d'éducation morale des individus. Il n'y a plus de culture.

Il se sentait petit à petit devenir un vieux con, comme ses parents avant lui étaient devenus des vieux cons. Tous ces vieux cons qu'il méprisait du regard dans une jeunesse folle où la quête de liberté avait été mise en abysse et les punitions paternalistes une lointaine litanie mourante emportée pour de bon avec la mort de son enfance.

Tandis que le large spectre de la dépression galopait telle une locomotive vapeur dans son cerveau, il se souvenait que jadis, il avait un appétit débordant pour la vie. Cette vie qui, au final, ne se résume pas à grand-chose. Il n'y avait pas de rites de passage pour sa génération, encore moins pour celle qui venait combattre dans l'arène de la fatalité et des coups de Jarnac du

destin. Le monde courait à sa perte et le reste de ses semblables le regardait prendre de l'élan. Il était au bord du gouffre et ne se refusait pas de faire un pas en avant. On a bousillé cette planète et l'Homme continue son ouvrage de désolation. La Shoah n'a pas suffi à nous faire comprendre que notre espèce a réussi à industrialiser la mort et la destruction. Nous sommes tous les enfants de Shiva, les enfants d'Oppenheimer et de la bombe nucléaire, les enfants de la mort, le peuple destructeur du monde.

Il rêvait de partir, loin, vivre dans un lieu reculé sans personne. Une cabane, une forêt et quelques chiens... Rien de plus... La solitude reste un luxe que seuls quelques fous ont la joie de s'offrir. Il savait que l'existence est une expérience vaine, et que si un autre avait pris sa place, cela n'aurait pas changé grand-chose à la bêtise humaine et au grand tableau de l'univers tel qu'une équation du tout aurait dû le dépeindre.

« L'univers se moque bien de nous, de nos joies et de nos chagrins », murmura-t-il soudain en regardant le vent et la pluie frapper sur sa fenêtre. La folie des hommes qui avait mené aux deux précédentes guerres mondiales, aux exterminations de toutes sortes puis à la privation des libertés était de nouveau à l'œuvre. Tel Zweig, il ne pouvait se résoudre à assister impuissant à une telle absurdité. Comme l'auteur autrichien, il se réservait une valise déjà remplie d'un peu d'argent liquide, de quelques habits et quelques papiers importants, pour partir au plus vite, si tout cela devenait trop insupportable ; si le monde décidait de rebasculer encore une fois dans la folie. S'il avait vécu dans un autre endroit du globe, il aurait gardé un revolver dans son meuble de chevet, mais sa localisation le poussait à n'avoir qu'une valise et un dégoût profond, presque amer, qui parfois remontait le long de sa gorge et lui donnait une furieuse envie de vomir.

Dans ce sanctuaire fantasmé qu'il imaginait les soirs de grand désarroi, il n'y avait rien. Pas d'électricité, pas d'eau courante. Juste le temps qui passe et les saisons qui s'enchaînent. Pour se réchauffer, il faudrait faire appel à l'alcool. Il avait longtemps critiqué l'alcoolisme paternel comme une faiblesse ou un refus de vivre pleinement une existence riche et inutile. Désormais, il savait que le désespoir était une forme plus que supérieure de critique envers une société. Société qui au final n'avait plus que ça à offrir aux Hommes : le désespoir.